

### « Simon, m'aimes-tu? »

Le vingt et unième chapitre de l'Évangile de saint Jean est la présentation fascinante du surgissement historique de cette éthique nouvelle. L'épisode raconté est la clé de voûte de la conception chrétienne de l'homme, de sa moralité, de son rapport avec Dieu, avec la vie, avec le monde.

À l'aube, les disciples rentraient bredouilles d'une rude nuit sur le lac. En s'approchant de la rive, ils aperçoivent sur la plage une silhouette en train de s'activer pour allumer le feu. Ils découvriront ensuite sur le feu les poissons pêchés pour eux, pour assouvir leur faim matinale. Soudain, Jean dit à Pierre: « Mais c'est le Seigneur! » Les yeux des disciples s'ouvrent enfin et Pierre se jette à l'eau, tout habillé, et atteint le premier la rive. Les autres suivent. Ils se placent en cercle en

silence, personne ne parle parce que tous savent qu'il est le Seigneur. Allongés pour manger, ils échangent quelques mots entre eux mais ils sont tous intimidés par la présence exceptionnelle de Jésus, Jésus ressuscité, qui leur était déjà apparu en plusieurs circonstances.

Simon, que ses nombreuses erreurs avaient rendu le plus humble de tous, est aussi étendu par terre devant la nourriture préparée par le Maître. Il regarde à la dérobée qui est assis à côté de lui et découvre avec stupeur et frisson que c'est Jésus lui-même. Il détourne de Lui son regard et demeure coi et très embarrassé. Mais Jésus lui adresse la parole. Pierre pense dans son cœur : « Mon Dieu, mon Dieu, comme je mérite ses reproches ! Il va me demander : "Pourquoi m'as-tu trahi ?" ». La trahison fut la dernière grosse erreur de Pierre, mais toute sa vie fut mouvementée, même lorsqu'il vivait dans la familiarité du Maître, à cause de son tempérament impétueux, de son emphase instinctive, de son exubérance sans borne. Il se voyait uniquement à la lumière de ses défauts. Cette trahison avait fait apparaître en lui avec netteté toutes ses autres fautes, ainsi que le sentiment pitoyable de ne rien valoir à cause de sa faiblesse. « Simon... » (Qui sait quel frisson a dû le parcourir pendant que cette parole était prononcée à son oreille et lui touchait le cœur !), « Simon... » (Il a certainement tourné peu à peu son visage vers Jésus), « M'aimes-tu ? ». Qui n'aurait été surpris par une telle question ? Qui se serait attendu à de telles paroles ?

Pierre était un homme de quarante ou cinquante ans, avec une famille et des enfants ; il est pourtant

comme un enfant devant le mystère de ce compagnon rencontré par hasard ! Imaginons à quel point il se sera senti transpercé par ce regard qui le connaissait dans tous ses aspects. « Tu t'appelleras Céphas<sup>106</sup> » : son caractère rude était identique à ce mot, « pierre », et la dernière de ses pensées était d'imaginer ce que le mystère de Dieu et de cet Homme, Fils de Dieu, voulait faire de cette pierre. Dès leur première rencontre, Il avait envahi toute son âme et tout son cœur. C'est avec cette présence dans le cœur et la mémoire continuelle de Lui qu'il regardait sa femme et ses enfants, ses compagnons de travail, ses amis et les étrangers, tel individu ou telle foule, qu'il pensait ou s'endormait. Cet Homme était devenu pour lui une immense et considérable révélation qui restait encore à éclaircir.

« Simon, m'aimes-tu ? » – « Oui, Seigneur, je T'aime ». Comment pouvait-il le dire, après tout ce qu'il avait fait ? Ce « oui » était l'affirmation de la reconnaissance d'une excellence suprême, d'une excellence incontestable et d'une sympathie qui emportait toutes les autres. Tout était rassemblé dans cet échange de regard, la cohérence ou l'incohérence passaient finalement au second plan, derrière cette fidélité qu'il percevait comme la chair de sa chair, derrière la forme de vie que cette rencontre avait façonnée.

De fait, il n'y eut aucun reproche. Il répéta seulement la même question : « Simon, m'aimes-tu ? » Pierre répond à nouveau, non pas indécis, mais craintif et tremblant : « Oui, je T'aime. » Mais la troisième

---

106. Cf. *Jn* 1, 42.

fois, la troisième fois que Jésus lui pose la question, il doit demander confirmation à Jésus lui-même : « Oui, Seigneur, Tu sais que je T'aime. En Toi j'ai placé toute ma préférence d'homme, toute la préférence de mon âme et de mon cœur. Tu es l'extrême préférence de la vie et l'excellence suprême des choses. Je ne sais pas, je ne sais pas comment c'est possible, je ne sais ni le dire, ni comment cela se fait, mais malgré tout ce que j'ai fait, malgré tout ce que je peux faire encore, je T'aime. »

Ce « oui » est la source de la moralité, le premier souffle de moralité sur le désert aride de l'instinct et de la pure réaction. La moralité enfonce ses racines dans le « oui » de Simon et ce « oui » ne peut s'enraciner dans la terre de l'homme que par une Présence dominante, comprise, acceptée, embrassée, servie avec tout l'élan du cœur qui ne peut que de cette façon redevenir celui d'un enfant. Sans la Présence il n'y a pas de geste moral, il n'y a pas de moralité.

Mais pourquoi le « oui » de Simon à Jésus est-il la source de la moralité ? Les critères de cohérence et d'incohérence ne viennent-ils pas d'abord ?

Pierre en avait fait de belles, bien qu'il vécût une amitié suprême avec le Christ. Il avait compris que tout en lui tendait vers le Christ, que tout se rassemblait dans ces yeux, dans ce visage et dans ce cœur. Ni ses péchés passés, ni sa probable incohérence future ne pouvaient constituer une objection : le Christ était le lieu et la source de son espérance. On aurait pu lui objecter ce qu'il avait fait ou ce qu'il aurait pu faire mais le Christ demeurait, à travers le brouillard de ces objections, la source lumineuse de son espérance.

Pierre L'estimait par-dessus toute chose dès le premier instant où il s'était senti fixé et regardé par Lui : il L'aimait pour cela.

« Oui, Seigneur, Tu sais que Tu es l'objet de ma sympathie suprême et de mon estime suprême » : c'est ainsi que naît la moralité. Cependant l'expression est très générique : « Oui, je T'aime » ; mais elle est tout aussi générique que génératrice d'une forme de vie différente. « Quiconque a cette espérance en Lui se rend pur comme Celui-là est pur<sup>107</sup>. » Notre espérance réside dans le Christ, dans cette Présence que nous ne pouvons plus arracher (du moins totalement) de la terre de notre cœur, aussi distraits et oublieux que nous soyons, car Il demeure par la tradition à travers laquelle Il nous rejoint. Je peux ainsi espérer en Lui avant d'avoir comptabilisé mes erreurs et mes vertus. Le calcul numérique n'a plus de place ici. Le calcul n'entre pas dans la sphère de ma relation au Christ, pas plus que le poids mesuré ou mesurable, ni tout le mal potentiel en moi qui pourrait se réaliser dans l'avenir. Rien ne peut usurper la prééminence, aux yeux du Seigneur, de ce « oui » de Pierre que je redis. De ce « oui » surgit un flot du plus profond de nous-mêmes, qui jaillit du cœur et enivre toute la personne, pour la faire agir, lui faire désirer d'agir de façon plus juste : cela provoque un élan nouveau, un nouveau dynamisme qui fait naître la fleur du désir de la justice, de l'amour vrai et authentique, de la capacité de gratuité. Le déclenchement de l'action ne provient pas de l'analyse de ce que l'on voit mais de l'affection pour ce que

---

107. *Jn* 3, 3.

le cœur attend; ainsi, la perfection n'est pas l'accomplissement de lois mais l'adhésion à une Présence.

Seul l'homme qui vit cette espérance dans le Christ peut perdurer toute sa vie dans l'ascèse et dans l'effort vers le bien. Il ne cesse pas de désirer le bien, même lorsque celui-ci semble manifestement contradictoire. L'espérance l'emporte toujours, elle a toujours le dernier mot sur soi-même, sur la journée écoulée, sur ce que l'on fait, que l'on a fait ou que l'on fera. L'homme qui vit cette espérance dans le Christ reste toujours dans l'ascèse. La moralité est une tension continue vers le « parfait » qui naît d'un événement dans lequel est *inscrit* le rapport avec le divin, avec le Mystère.

### **La raison ultime du « oui »**

Quelle est la vraie raison du « oui » donné par Simon à Jésus? Pourquoi ce « oui » surpasse-t-il l'énumération de toutes les erreurs commises et la liste de toutes les erreurs futures que notre faiblesse rend possibles? Pourquoi ce « oui » est-il plus décisif et plus grand que toute la responsabilité morale engagée dans les événements particuliers et concrets? La réponse à cette question révèle la substance ultime de l'Envoyé du Père. Le Christ est « l'envoyé » du Père, il est Celui qui révèle le Père aux hommes et au monde. « La vie éternelle c'est qu'ils Te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et ton envoyé Jésus Christ<sup>108</sup>. » La chose la plus importante est « qu'ils Te connaissent », qu'ils T'aiment, parce que ce Tu est le sens de la vie.

---

108. *Jn* 17, 3.

« Oui, je t'aime » a dit Pierre. La raison de ce « oui » est que Pierre a pressenti, à travers le regard du Christ posé sur lui dès la première fois et tant de fois durant les jours et les années suivantes, qui était Dieu, qui était Yahvé, le vrai Yahvé : *miséricorde*<sup>109</sup>. En Jésus, le rapport de Dieu avec sa créature se révèle comme amour et donc comme miséricorde. La miséricorde est la position du Mystère devant n'importe quelle erreur, oubli ou faiblesse de l'homme. Devant les fautes de l'homme, Dieu répond en l'aimant.

Voilà ce qu'a compris Simon et qui a fait naître son « oui, je T'aime ».

Le sens du monde et de l'histoire est la miséricorde du Christ, Fils du Père, envoyé du Père afin de mourir pour nous. Dans le drame de Milosz, Miguel Mañara venait tous les jours gémir sur ses péchés passés. À la fin, l'Abbé s'impatiente et lui répond : « Cesse ces pleurs de petite fille. Tout cela n'a jamais existé ». Comment peut-il dire « cela n'a jamais existé » ? Miguel avait assassiné, violé et été injuste... « Tout cela n'a jamais existé, Lui seul est<sup>110</sup>. » Lui, Jésus, il s'adresse à nous, il se fait « rencontre » pour nous et nous demande une seule chose : non pas : « Qu'as-tu fait ? », mais : « M'aimes-tu ? ».

---

109. Un passage de saint Ambroise peut éclairer cette idée. Dans son long commentaire de la Création, il affirme à propos du septième jour, durant lequel Dieu se reposa : « Je rends grâce à Dieu qui a créé une œuvre si merveilleuse qu'il puisse y trouver son repos. Il a créé le ciel et je lis qu'il ne s'est pas reposé ; il a créé la terre et ne s'est pas reposé ; il a créé le soleil, la lune, les étoiles et là encore, je lis qu'il ne s'est pas reposé ; je lis ensuite qu'il a créé l'homme et qu'alors, il s'est reposé, parce qu'il avait trouvé un être à qui remettre ses péchés » (Saint AMBROISE, *Exameron*, IX, 76, in *Opera omnia di sant'Ambrogio*, vol. 1, Biblioteca Ambrosiana-Città Nuova Editrice, Milan-Rome, 1979, p. 419).

110. Cf. O. MIŁOZ, *Miguel Mañara*, Silvaire, Paris, 1957, p. 63.